

Voyages de la Grande Naine en Androssie

S'IL N'ÉTAIT LESBIEN, CE TEXTE n'aurait point de sens.» J'emprunte cette citation à Nicole Brossard qui ouvre ainsi *L'Amère*. Formule reprise par Michèle Causse pour présenter cette auteure québécoise lors du Colloque à l'Université du Québec à Montréal, 1982 (*La Nouvelle Barre du Jour*, «Traces»). «N'aurait pas de sens»: c'est-à-dire non seulement perdrait de son sens, mais n'aurait pas son sens du tout. À preuve: lu autrement, en dehors de la topique lesbienne (par les femmes hétérosexuelles par exemple), il apparaît comme un texte de «science fiction» (*sic*). Le thème principal est en effet le devenir lesbienne de l'héroïne, contrasté avec le devenir femme (la bien connue «pénible évolution»...) à l'imposition de quoi elle échappe (se plaçant ainsi parmi les «Chappées»). L'ensemble de l'ouvrage se situe d'ailleurs sous le signe des contrastes (voire des contradictions sous une forme oxymorique). C'est en effet un livre à la fois horrible et drôle, douloureux et cocasse, jubilatoire et tragique, à ceci près que le

titre, ou plutôt le sous-titre de «fable» nous oriente davantage vers un imaginaire farcesque et facétieux. Cette fable, que l'on peut qualifier également d'épopée (*Odyssée* de cette Grande Naine qui ne saurait cependant faire boucle puisque le lieu natal n'est point une Ithaque; *Iliade* de ce qu'on appelle habituellement la «guerre des sexes», trop inégale toutefois pour être une guerre: l'auteure préfère parler de la «chasse»...). Cette fable-épopée, à la croisée de plusieurs genres (dont le plus profond est peut-être l'utopie), possède une intense virulence dénonciatrice et accusatrice, une volonté subversive et militante marquée («Les idées reçues ne sont plus recevables»), et manifeste une inventivité verbale caustique et comique jamais démentie. Ajoutons enfin que c'est aussi une sorte d'autobiographie allégorisée et emblématisée, qui participe du roman initiatique et de la satire à clés. Telle se présente dans sa richesse l'histoire d'une petite fille qui grandit bizarrement et qui change de nom au fur et à mesure de ses croissances (et de ses excroissances), de ses

itinérances et exils, successivement désignée comme la Grande Naine, la Grande Fugueuse, la Grande Métèque, la Grande Pérégrine, la Grande Vrombissante, la Grande Errante, la Grande Migrante, et qui se fond pour finir dans la foule de ses semblables, les Navigantes.

«Tous les corps sont en mouvement ou au repos.» «Chaque corps se meut tantôt plus lentement, tantôt plus rapidement.» Ces axiomes empruntés à *L'Éthique* de Spinoza, placés en exergue à chaque chapitre, fournissent la trame à la fois physique et abstraite du récit. Or, le mouvement dont il s'agit est tout autant une fuite et une quête. La quête d'un lieu où enfin être se mêle à la recherche d'un nécessaire exil. Injonction de la Grande Shaman: «Sois étrangère dans ton pays et vois comme il est plus facile d'être étrangère à l'étranger...» Le véritable lieu où être, ce lieu ne saurait s'avouer tributaire de l'espace ou de la matière: il se fonde sur la parole et sur



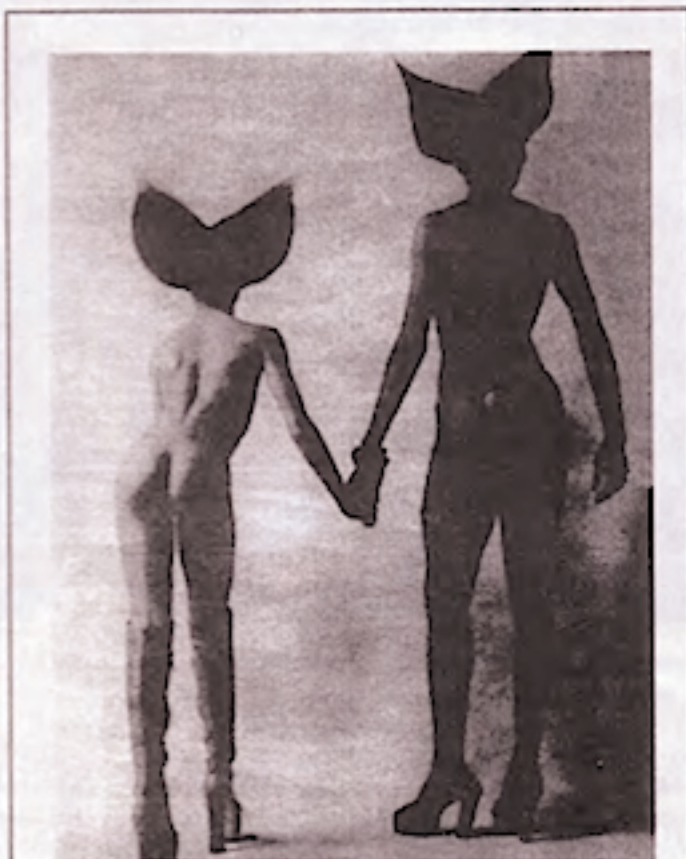
Dès leur première lecture, certains livres nous paraissent essentiels, nous savons à l'instant même où nous les découvrons qu'ils font désormais partie de notre vie, qu'à différents moments nous iront en tirer la «substantielle moelle» et qu'il nous faudra du temps pour en avoir fini avec ce qu'ils ont à nous dire. Il en est ainsi pour *Voyages de la grande naine* en Androssie de Michèle Causse paru en 93 aux éditions Trois au Québec et que Françoise Armengaud nous donne ici à lire dans une analyse brillante. Difficile à trouver en France, il est en vente Aux Mots à la Bouche et à la Librairie des Femmes à Paris, on peut le commander directement à la maison d'édition au Québec: Éditions Trois, 2033, avenue Jessep, Laval (Québec), H7S 1X3.

C. G.

Michèle Causse

VOYAGES DE LA GRANDE NAIN EN ANDROSSIE

Fable



3

la lumière. « Là où est la parole, là est le lieu. » C'est pourquoi, dans le dernier chapitre, si la parole détermine le lieu, les parolières sur la mer font de ce mouvant non-lieu le superlatif du lieu. On comprend que la quête du lieu est une quête du sens, et on comprend aussi pourquoi souffle sur tout le livre une hantise du temps qui passe et qui n'apporte pas son dû de signification, qui se répète et n'apporte pas de création, qui ne se rédime pas en se renouvelant. En fait, pour l'auteure, seule la parole fonde l'espace et légitime le temps. Et l'héroïne avoue après le désaveu que lui inflige son corps multipode : « elle sait désormais comme elle l'a toujours su que seule la parole la tenait debout ».

Mais tout ceci resterait somme toute simplement métaphysique si ce n'était spécifié et ancré dans la sexualité des êtres. Là réside le vif du sujet. Ce qui dès le début du livre est annoncé et prend tout au long figure de « message » est peut-être ceci : comment pour une femme, c'est-à-dire, dans la terminologie de l'auteure, comment pour un être sexué au féminin, le lieu de naissance est d'emblée et immédiatement lieu d'exil. Pour la femme, l'exil est premier. Elle doit quitter le lieu natal qui n'est autre que l'Androssie, le lieu d'exercice de l'oppression masculine qui la prive de tout lieu propre, des capacités de son corps, de sa parole, de sa pensée. En revanche, ce qui chez l'héroïne subsiste de pensée et de parole suffira à la sauver. Où l'on voit que le pouvoir de la parole est celui d'une ontogenèse qui est une autogenèse. D'une phrase, une seule (« J'aimerais mieux pas »), la Grande Naine ruine tout un système idéologique et pratique de soumission ; elle ruine l'« expectative de l'Expectant ».

Le plus saisissant dans cette « fable », c'est qu'elle propose sous un déguisement animalier une typologie des êtres et des relations entre les êtres, typologie qui constitue en elle-même un réquisitoire contre les violences exercées en Androssie, dans le pays de la viriocratie, par une classe d'êtres contre une autre classe d'êtres. L'image de la chasse illustre et subsume ces rapports. Les hommes sont les Animaux ; ils chassent et pourchassent les Anima-

les; «irradieurs», ils les irradient de rayons nocifs; «phages», ils les dévorent de mille et une manières. Ces chasseurs sont des Saigneurs et des Museleurs. Les femmes? Les voilà irradiées, chassées, saignées, muselées... Ne sachant rien de leur être propre ni de leur valeur (s'ignorant être «en chatons qui chatoient»), en pleine méconnaissance de soi et en pleine incapacité de communiquer: «Voulant se parler, les Animales ne peuvent que se manquer.» Certaines, révoltées mais encore candides, nommées Hermines, en appellent «à la clémence des Animaux». D'autres, les Bunnies, font de leur mieux pour se conformer. La métaphore animale permet à l'auteure d'insolents et savoureux raccourcis pour décrire toutes les variétés d'attitudes tant des oppresseurs que des opprimées. Les différentes tendances du féminisme sont également représentées, de manière parfois satirique: ainsi des «féminismes de la différence»... Quant aux lesbiennes, ce sont non point des Animales mais des Anomales... Ainsi échappent-elles à la norme... Leur totem est la Belette. Parmi lesquelles

la Grande Griotte (qui n'est autre que Monique Wittig: s'il ne faut livrer qu'une seule clé, livrons celle-là...): «Belette maximale, la plus Hurlevente des Lumineuses.» Elles illuminent leurs semblables. Elles inventent leur vie. Telles la Grande Vrombissante et la Grande Postulante: «Elles n'offrent à la vue aucune image qu'elles aient vue. Elles n'offrent à l'ouïe aucun son qu'elles aient ouï. Elles sont en principe les primes.» L'aventure, pour l'héroïne, c'est la quête de ses semblables, qui de rencontre en rencontre — et qui dit rencontre dit production et audition de discours qui ne sont pas pour ne rien dire — la mènera à sa plénitude belettale parmi les Navitantes en un merritoire bien mérité... Ce livre est très ancré dans un contexte politique, celui du lesbianisme radical de l'auteure, dans un paysage culturel (où apparaissent, par exemple, toujours en «clés», les personnages de Ti Grace Atkinson, de Jill Johnston et bien d'autres à reconnaître). L'auteure pourrait sembler exotiquement perdue dans ses animaleries de fable, ses étranges créatures multipâtes et à podes blancs; elle possède en fait une

conscience aiguë de qui sont ses contemporaines. Notons encore à ce propos que l'animalisation, dont l'usage est métaphorique, ne nous mène point vers un naturalisme. Plutôt, s'il est vrai que toute fable est le vecteur d'une «morale» politique, vers une subversion de ce naturalisme qui fut classiquement l'apanage des fabulistes masculins.

La langue revêt une importance considérable. D'abord parce que c'est le matériau que *travaille* l'écrivaine. Là réside, on le sait, une des différences entre l'œuvre littéraire et l'œuvre scientifique (qui *utilise* la langue). Ce qu'affirme bien Proust, récemment cité par Deleuze: l'écrivain «invente dans la langue une nouvelle langue, une langue étrangère en quelque sorte». Élaborer une langue singulière à partir de (par sélection, résection, création) la langue commune ne relève cependant pas seulement de la vocation esthétique de l'écriture dite littéraire. Innover dans la langue, c'est une manière de *montrer* — sans le *dire*, ou en redondance du dire — que la descrip-

Pour vous mettre en bouche le beau texte de Michèle Causse nous vous donnons ici un extrait de *Voyages de la Grande Naine en Androssie*, tiré du chapitre intitulé : La Grande Migrante.

Il lui faut des années lumières pour être en mots de soi. Des années en quarte de tierce pour être en lumignon d'entière. Il lui faut des tombes et des trous et autant de cadavres de soi pour être en Lumineuse et lumer. Il lui faut fil à plomb et tout l'aplomb pour être en plombée celle qui sait ce qu'elle dit. Toute en elle sans une ille pour faire contre. Elle a la langue pour se faire pendre et autant d'yeux qu'il en faut pour se faire percer. Elle est toute en oreilles basses. Au ras du mot qui met racines.

Elle porte sa tête dans un cabas. En sortent des phrases qui font croisade. Toutes en sons de fer et lance. Toutes en sons de nouvelle née.

La voilà en croisée qui du mur franchit

le son. La voilà en image de demain sans un hier pour faire matrix. La voilà qui précède ses naissances d'une tête de longueur. La voilà qui fume des narines. Est en isolée celle qui les croit toutes comme elle. En monde de haut sans plus un bas. Elle prend la glaise toute de cire et en fait boulette de chair. Est animée des plus vives intentions. Elle dit *jetez votre tête de mort dans le panier* et en croisée va vague. N'est plus jamais en boue. Voit les multipliées comme pains en étoiles. Est en toutes comme toutes sont en elle. Crie au miracle. Elle dit *de la multitude à la multitude*. Et en parole entre dans la tête de chacune afin d'y faire bosse. De chacune fait bannière en espace de partout. Les voit grandes comme géantes serpentaires. Est toute en mévue toute en bévue qui pourtant voit à force de visions.

Elle dit tout en for être *anomale en Animalie c'est faillir falloir comme nulle autre ne l'a osé jusqu'à ce jour toute à la peine de faire advenir ce qui jamais ici n'advint.*

tion ordinaire et reçue de la réalité doit être remise en question. Les instruments stylistiques de cette redescription de la réalité à laquelle l'auteure doit se livrer — se pliant ainsi à la double nécessité qui l'affecte en tant qu'écrivaine et en tant que lesbienne —, ces instruments sont nombreux et divers. Tantôt les mots se voient dupliqués et déclinés, tantôt les étymologies sont sollicitées («ici rien»: le Canada). Ainsi opère la Grande Shamane: «Du lecte en Androssie elle cumule tous les tours et détours si bien qu'en Grande Cosmicomique elle cosmoie dans la langue ainsi qu'en Grand Cosmos...» Il y a un côté immensément ludique dans les allusions: «rouages qui de la machine hypnotique font tinguely tinguelant...» Une jubilation apparaît dans les détournements et ellipses, comme en témoigne ce raccourci qui résume des pages de spéculation gnostique: «Elle dit que la lumière soit et tout aussitôt la matière est.»

Toutefois l'essentiel de la création verbale réside dans les pronoms personnels porteurs des marques du genre, et révélateurs, dans la fonction d'indices que leur assigne l'auteure, des

divers modes de conscience des êtres sexués au féminin. «Ille» est la marque strictement grammaticale du féminin tel que l'homme en élabore et impose la figure; ille est toute relative à il. «El», c'est la rebelle en mutation. «Elle», l'être véritable (celle que dans ses essais Michèle Causse appelle l'«étante»), autonome, irrelative à il, apte à être à l'origine d'un nouveau champ symbolique.

À partir de ce nouveau livre, la cohérence et la continuité de l'œuvre de Michèle Causse apparaissent avec netteté. On trouvait en effet dans l'*Encontre* une démarche analogue de systématisation informant la représentation des classes de sexe dans leur rapport au monde et dans leurs relations réciproques (ou irréciproques); et une même allégorisation cryptique de l'élément autobiographique. La satire dans la description des relations lesbiennes évoque les *Lesbiana Seven Portraits*. Certaines pages viennent en parallèle de ()*. Le chapitre intitulé «La Grande Errante» forme contrepoint à l'*Ilote*. À cette intertextualité «interne» à l'auteure, il

convient d'associer une intertextualité «externe», que l'on peut diviser elle-même selon deux rubriques: celle de l'inspiration proche, lesbienne, et celle de la culture masculine. D'une certaine manière, la *Grande Naine* pourrait occuper une sorte de milieu entre le *Ladies Almanack* de Djuna Barnes (il est d'ailleurs fait allusion aux «dictons de son Almanack»), et le *Scum* de Valérie Solanas (cette proximité est également «signée» dans une allusion: «On les voit exulter quand elles ont dedans la tête la Somme en Scum de leurs zéniths»). Du côté de la culture masculine, le plus proche par les jeux de la langue (et certaines dispositions typographiques) est certainement Rabelais, mais Swift, Sterne, Montaigne font également partie de ces paradigmes offerts par la tradition à l'inscription d'une nouveauté qui en fait sa proie.

Françoise Armengaud ■

* Titre, qu'on peut lire comme *Parenthèse*, d'un ouvrage de Michèle Causse paru également aux Éditions Trois en 1987. *Voyages de la Grande Naine en Androssie* de Michèle Causse, 1993, Laval (Québec), Éditions Trois.